



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra).
 Habit flore à boutons de métal grands et bombés, Cravatte en toile à matelat, Pantalon de nankin,
 Bas à côtes travaillées en long et rayées en travers, Des magasins de M^r Tamin Boulevard des
 Italiens N^o 2. Coupe de cheveux de M^r Nalin galerie de pierre N^o 50. Palais Royal.
 Costume de Chasseur; Blouse taillée à la grecque, Casquette en cuir vernis, Pantalon de Daim blanc, Cuêtres
 écorchées.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra).
 Chapeau de paille de riz orné de marabouts posés à l'Encaas. Canexou de tulle
 sur un corsage en satin blanc, Jupou de gros de nâples garni de volans fixés en satin.



PETIT COURRIER DES DAMES,

ou

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature & des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES.

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

DERNIÈRES FÊTES DE SAINT-CLOUD.

QUELLE activité régnait dimanche dernier sur la route de Saint-Cloud ! Avec quel empressement toutes les classes de la société couraient à ce rendez-vous de la grande et de la petite propriété ! Depuis l'humble charrette du tapissier qui la veille conduisait la causeuse en satin blanc et le bonheur

du jour en bois peint, jusqu'au riche landau de la rue du Helder, toutes les voitures publiques et particulières remplissaient l'avenue des Champs-Élysées. La Parisienne volait d'un pied léger; l'Hirondelle fendait l'air; l'Éclair brûlait le pavé, le malheureux Coucou, jadis l'orgueil du quai des Tuileries, au petit trot, recrutait des lapins: et tous les voyageurs répétaient ce refrain de notre joyeux Désaugiers:

Vite en route,
Coûte que coûte:
Vite en route,
Fouette, cocher.

Tout Paris était impatient d'arriver à Saint-Cloud. Le tems était superbe, aussi depuis bien des années on n'y avait vu une plus brillante ni une plus nombreuse société. Si ce sont les femmes qui donnent du charme aux réunions de la capitale, c'est le peuple qui embellit les fêtes de village; lui seul l'anime, l'égaie, y répand la vie et le plaisir. Le peuple est exclu des fêtes de Longchamps; aussi quel luxe d'ennui! quelle maussade procession de gens qui bâillent en voiture, et font bâiller ceux qui les regardent! Il assiste à celles de Saint-Cloud et de Saint-Germain... Tout y prend un air de joie: l'orgueil, la vanité; le cagotisme et les gendarmes, tout cela reste à l'entrée de la forêt et du parc; les différentes classes de la société, confondues dans une égalité d'un moment, jouissent de la variété et de la confusion des rangs. Le paysan trouve du plaisir à coudoyer une éminence et le joli bras d'une comtesse. A la même table et sous le même feuillage sont assises la banque, la robe et la charrue; et dans les mille cuisines improvisées dans le creux d'un fossé ou au pied d'un arbre, la poularde et l'épaule de mouton rôtissent en plein vent pour le premier arrivé.

Plus loin la scène est plus bruyante et non moins curieuse. Les marchands vous appellent à leurs boutiques, les sauteurs à leurs théâtres, les bateleurs à leurs échoppes: ici vous trouvez le cachemire Ternaux, le pain d'épices de Reims et la porcelaine du Gros Caillou: là, les oiseaux militaires, l'âne savant et les puces travailleuses. On veut tout voir, tout entendre, tout acheter. Mais ce qui obtient la préférence, ce que l'on prend long ou petit, gros ou mince, ce qui occupe toutes les bouches, remplit toutes les mains, ce sont les mirlitons. Heureux instrument! tout le monde en sait jouer: on pince, avec un égal succès, la cavatine du Barbier, le duo d'Armide ou la Pipe de tabac. C'est ce charivari, ce chorus universel qui donne à cette fête une physionomie toute particulière.

La nuit s'approche, c'est le signal du bal: en un instant

tout le parc est illuminé comme par enchantement, et dix lustres suspendus sous la tente de l'Étoile y font admirer les jolies femmes qui s'y rendent en foule. Là règne la politesse la plus exquise; les femmes y déploient toutes leurs grâces, et l'on se croirait à l'une des réunions les plus brillantes de Paris.

Dans les autres parties du parc, sont d'autres plaisirs. Partout on danse, on s'amuse à sa manière. On n'a point le galoubet de Collinet, mais la musette et le vieux tambourin. On ne danse pas comme Paul ou comme Albert, mais on ne manque pas une contredanse; et quand l'heure du départ a sonné, chacun s'en retourne aussi gai qu'il est parti, et reprend son coucou, son landau ou sa charrette. Quelques-uns s'égarent pour revenir à pied, et ce ne sont pas ceux qui s'amuseaient le moins en route. Il est tant de distractions avec une jeune et jolie compagne, et les souvenirs d'une pareille journée.

Pour nous nous n'avons malheureusement aucun souvenir de toilette à nous retracer. Toutes les femmes font assaut de simplicité et presque vœu d'uniformité pour les costumes qu'elles adoptent aux bals champêtres. C'est tout au plus si quelques jolies broderies au plumetis viennent ajouter çà et là une diversité à la *monomanie des volans et des biais*: des écharpes en barège formant ceinture et se nouant par derrière; quelques autres ceintures à épaulettes, en rubans bleu ou rose quadrillés ou mouchetés; des chapeaux en paille de riz ou d'Italie, dont la passe demi-ronde, de moyenne dimension, est légèrement retroussée sur le côté; la plupart de ces chapeaux ornés de fleurs ou de boucles de rubans de différentes couleurs. Encore beaucoup de larges et longues brides non coupées; mais quelques autres avec une mentonnière en ruban, qui s'agrafe par un nœud de côté qui rejoint la passe et se met dans la touffe de cheveux: voilà tout ce que nous avons remarqué et ce qui n'est qu'une répétition de tout ce qui a paru depuis un mois.

Les formes de capotes sont de jour en jour moins évassées; quelquefois le bavolet, posé presque à plat, est fixé des deux côtés aux bouts de la passe; d'autrefois il est ouvert sur le milieu; un des côtés relevé laisse voir un petit nœud placé au-dessous. Sur la plupart des capottes l'étoffe de la passe est froncée ou montée à plis plats en dessus comme en dessous si la capotte est d'une seule couleur; autrement la doublure se pose à plat.

On voit des ceintures nouées sur le côté, et dont les bouts pendent presque aux genoux; mais, le plus souvent, elles se nouent par derrière. Les ceintures rondes sont encore les plus générales; on les fixe sur le devant par une boucle en or mat à ciselure gothique, ou par une boucle émaillée. Les petits flacons, dits *flacons à gants*, c'est à dire n'ayant tout au plus que la longueur et l'épaisseur d'une pièce de 5 francs, sont devenus pour les dames une fantaisie indispensable.

ANECDOTE CONTEMPORAINE.

LE MONOMANE.

Depuis quelques procès célèbres la terreur s'est assise au foyer domestique; nos compagnons d'existence nous sont suspects, nos jours ne nous paraissent point en sûreté: la monomanie, mot nouveau appliqué à une maladie nouvelle, est venue se placer au milieu des familles, comme un génie mal-faisant, comme ces ombres indignées que les anciens voyaient apparaître au milieu des festins.

Une petite ville d'Allemagne vient d'être le théâtre d'un forfait exécrable; le sang a été versé, non par une main mercenaire, mais par un homme que les liens de l'amitié, la puissance d'une longue et intime habitude devaient défendre contre cet attentat.

Frédéric et Carle vivaient unis depuis longtemps par une affection qui avait pris naissance sur les bancs de l'école et qui semblait les attacher pour toujours ensemble: ils habitaient sous le même toit, ils s'asseyaient à la même table; leurs Ames façonnées dans les mêmes émotions semblaient faites l'une pour l'autre.

Cependant les désirs de leurs familles les avaient jetés dans des carrières différentes. Carle s'était voué à l'étude des beaux arts; peintre habile, il savait transporter sur la toile les scènes les plus ordinaires de la vie commune et les situations les plus énergiques de l'histoire; enthousiaste ardent des beautés antiques, il ne pouvait parler sans émotion de ces génies vigoureux qui ont illustré Rome et la Grèce, dont le marteau pinceau ou le ciseau gracieux savaient immortaliser les souvenirs et perpétuer la gloire.

Frédéric s'était appliqué aux études philosophiques; tous les systèmes que l'imagination de l'homme a inventés avaient été le sujet de ses méditations. Dans ses longues veilles, il s'attachait à examiner la nature de l'homme, sa destination sur la terre, et toutes les graves questions qui agitent et partagent

les philosophes depuis que la pensée humaine, s'écartant de la terre, a voulu ravir au ciel le secret de la création.

Leurs travaux habituels étaient le sujet de leurs entretiens. Avec quelle éloquente chaleur ils discourent sur les objets de leur culte : comme ils aimaient à vanter les hommes sur les traces desquels ils espéraient marcher un jour ; à l'éloge de Zeuxis et d'Apelles, grands sur la foi de l'histoire, de Raphaël, que la postérité a le bonheur de juger par elle-même, succédaient les témoignages d'admiration pour Platon, Socrate, Proclus et tous ces sages qui ont exercé sur les nations la domination du génie et le noble protectorat de la vertu. Que de fois, ils oubliaient dans ces conversations pénétrantes et leurs inquiétudes, et les chagrins inséparables d'une âme ardente et les dégoûts qui assiègent l'homme à son entrée dans le monde.

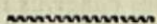
Cependant, depuis quelque tems, Frédéric paraissait fortement préoccupé par un secret chagrin ; il avait abandonné ses livres, autrefois si chéris ; il passait des journées entières à errer dans les campagnes ; il semblait fuir les discours de son ami. Celui-ci l'interrogea plusieurs fois sur l'état de son ame et n'en put obtenir aucune réponse. Après l'avoir écouté dans un morne silence, Frédéric fondait en larmes, lui serrait la main et disparaissait précipitamment.

Un soir, Carle avait attendu pendant plusieurs heures son ami absent depuis le matin : épuisé par la fatigue et vaincu par le sommeil, il s'était jeté sur son lit et avait bientôt cédé à son accablement. Il s'était endormi en réfléchissant à un grand tableau auquel il donnait la dernière main et dans lequel un trait de l'histoire ancienne rappelait tous les charmes de l'amitié. Il avait cherché à donner à ses personnages toute l'expression d'un sentiment qui remplissait son cœur, et le sommeil s'était emparé de lui, au moment où, quittant l'image pour la réalité, il avait reporté sa pensée sur son malheureux ami. Tout d'un coup, un bras s'est saisi du sien, un poignard est venu le frapper.... Il n'en peut douter, un assassin s'est glissé dans son appartement, il profite du sommeil de Frédéric dont le lit est dans la pièce voisine ; Frédéric le secourra s'il est averti, Carle l'appelle : A moi, dit-il, à moi, mon ami, on m'assassine !... Mais on ne répond point, de nouveaux coups sont portés avec violence ; Carle entr'ouvre sa paupière mourante.... son ami, celui qu'il appelait à son secours, était son assassin !

Les cris de la victime avaient été entendus au dehors ; on accourt, on entre. Frédéric loin de fuir, expose à tous les regards le fer encore ensanglanté ; son visage est calme, mais son regard est fixe, il semble ignorer le crime que sa main a com-

mis, un sourire stupide se laisse voir sur ses lèvres. Bientôt les magistrats s'emparant de lui, on l'interroge; il ne peut donner aucune explication: on veut trouver un motif qui l'ait guidé, on n'en découvre aucun; et lui-même, quand sa raison égarée lui est parfois rendue, fait entendre de longs gémissens sur la mort de son ami d'enfance.

La justice demeure saisie d'effroi à l'aspect des devoirs qu'elle est appelée à remplir. Le peuple, toujours pénétré d'horreur à la nouvelle d'un crime, hésite entre l'indignation et la pitié; et l'on a vu les magistrats qui doivent juger le procès, se précipiter aux pieds des autels pour implorer du juge suprême les lumières qui leur manquent.



BALLADES ET CHANTS POPULAIRES DE LA PROVENCE,

Publiés par MARIE AYCARD (1).

On aime non-seulement à connaître les ouvrages nouveaux, mais on est bien aise aussi, quelquefois, de faire connaissance avec leurs auteurs; et si quelques uns perdent à cet examen, d'autres y gagnent: toujours il y a compensation. A en juger d'après le titre de son ouvrage, on pourrait prendre M^{re} Marie Aycard pour quelque troubadour de la Provence, pour quelque ménestrel de ce bon tems où la poésie menait à quelque chose; il ne l'est ni par le costume, ni par le langage, mais il en a le caractère franc et généreux, l'inspiration rêveuse et variée! Comme eux, il a le désir de chanter la beauté, de lui plaire, d'acquiescer un peu de gloire; et, ce qui vaut mieux encore, comme eux, il voit parfois ses vœux couronnés du plus heureux succès. Le recueil *des Ballades et des Chants populaires de la Provence* qu'il vient de publier, est un des plus jolis livres qu'une femme puisse mettre dans sa bibliothèque, et l'originalité des sujets qui y sont traités, le style dans lequel ils sont écrits, en rendent la lecture attachante et agréable.

Pour ceux qui ne connaissent pas la Provence, ou qui n'en ont pris qu'une très-légère idée dans les voyages, dans les livres historiques, l'ouvrage de M. Marie Aycard sera le plus agréable délassement. Ils y verront les usages d'un des plus beaux pays de la France, tantôt présentés sous le voile des plus riantes fictions, tantôt décrits avec toute l'énergie de la vérité. De ce nombre, nous pourrions compter *la Veillée de Noël, l'Abbé de St.-Victor, les Feux de St.-Antoine, l'Origine des Perles, la*

Un vol. in-18, orné de gravures, fort bien imprimé. Chez Laisné frères, rue Saint-André-des-Arcs, N^o 53; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47.

Fiancée du Kynart, la Procession, la Fée aux cheveux verts, le dernier Prieur de St-Laurent, les Cheminées du roi René. Tous ces morceaux de différent ton, de couleurs différentes, font connaître une foule de coutumes, d'habitudes, que les habitans de la Provence tiennent de leurs ancêtres, et conservent avec une religieuse observance.

Beaucoup d'autres de ces Ballades, de ces chants populaires, sont puisés dans l'imagination de l'auteur, quelle que soit la modestie avec laquelle il se donne pour imitateur ou traducteur seulement de vieilles traditions. Parmi ces derniers morceaux, nous désignerons *l'esclave d'Europe, la Mort de Henry IV, la Tombe du Fossoyeur, la Maîtresse noyée, le Lutin, le petit Cheval blanc.* Mais comme il vaut beaucoup mieux citer que louer sans motif, nous ferons paraître au Numéro prochain un morceau aussi original que touchant, de ce recueil; il est intitulé *le Matelot.*

THÉÂTRES DE PARIS.

Le théâtre de l'Odéon vient de rivaliser avec le théâtre des Variétés, en donnant une comédie en un acte et en prose, véritable pièce de circonstance, intitulée les *Biographes*. C'est encore une satire de ces petits livres qui, il y a peu de tems, deversaient l'injure et la calomnie sur une multitude de citoyens recommandables. Le succès de ce petit acte est sans conséquence, heureusement *Ivanhoé* est à la mode et remplit la salle d'une foule de spectateurs qu'attire la musique enchanteresse de Rossini.

Il n'est personne qui ne connaisse la *Visite à Bedlam*, le plus joli vaudeville peut-être de M. Scribe. C'est cette pièce que M^r Coraly, assisté de deux ou trois auteurs, vient d'arranger en pantomime pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les scènes sont absolument les mêmes; il n'y a de changé que le rôle de Fugantini; c'est aujourd'hui le seigneur Gavottino, maître de danse et compositeur de ballets. Mazurier, qui joue ce rôle, y est d'un comique excellent; son costume, sa coiffure, sa marche, rappellent, on ne peut mieux, un danseur émérite qui survit aujourd'hui à sa grande réputation, et se trouve être devenu caricature après avoir été parfait modèle. Dans la parodie du *Monstre*, Mazurier imite M^r Cooke, d'une manière admirable. Pour assurer encore mieux le succès de ce nouvel ouvrage, on a placé à la fin du divertissement un pas

grec, dansé par Mazurier et quelques autres acteurs, qui est de la plus grande vérité. Toutes les personnes qui ont pu voir la Grèce, ou même qui ont été seulement à Marseille, se récrient sur l'exactitude de cette danse, sur la vérité des costumes. Cet habillement si gracieux, si sévère à la fois, fait en même tems peine et plaisir à voir. Les descendans d'Athènes et de Sparte ne forment plus aujourd'hui ces danses que nous voyons représentées avec tant de plaisir; des vêtemens déchirés, teints de sang et de poussière, voilà leurs ornemens de fête; des combats éternels, voilà leurs seuls plaisirs. Ah! puissent-ils bientôt retrouver les jeux dont nous nous plaçons à applaudir la fidèle imitation!

ANNONCES.

CHANTS ROMAINS, par *Créneau Joly*, un joli petit volume in-18. Prix : 3 fr. Paris, chez Aucher-Eloy et compagnie, éditeurs, rue St.-André-des-Arts, N° 65.

La place de Professeur de Chant de l'Académie Royale de Musique de Lille, se trouvant vacante, l'on demande une maîtresse qui ait les connaissances musicales nécessaires pour la remplir; il lui sera accordé un traitement convenable. S'adresser, pour plus amples renseignemens, à M. le Maire de Lille, département du Nord.

LAMOUREUX, Coiffeur, rue des Fossés-Montmartre, N° 10, vient d'inventer un genre de tour absolument nouveau; les tours, ou les touffes à la française son recommandables à double titre; non seulement ils s'adaptent supérieurement avec les cheveux naturels, mais encore on peut s'en servir nu-tête, sans craindre que les faux cheveux soient aperçus: qualité précieuse, inconnue jusqu'à ce jour, et que l'inventeur garantit, vu qu'il ne se sert pour fixer ces touffes, ni de cordons, ni d'agrafes, ni de petits peignes.

Manuel théorique et Pratique des garde-malades, et des personnes qui veulent se soigner elles-mêmes, on l'*ami de la santé*, etc. par M. J. MORIN, docteur en médecine, deuxième édition, un vol. in-18, chez RORET, Libraire, rue Hautefeuille.

A ce Numéro sont jointes les Planches 416 et 417.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.